

DANSER À LUGHNASA

Du même auteur

THÉÂTRE

Presses universitaires de Lille, 1982

PIÈCES POUR L'IRLANDE

Presses universitaires de Lille, 1982

LA DERNIÈRE CLASSE

L'Avant-Scène n° 756, 1984

MOLLY S.

Actes Sud-Papiers, 1997

BRIAN
FRIEL

DANSER À LUGHNASA

(DANCING AT LUGHNASA)

*traduit de l'anglais (Irlande)
par Jean-Marie Besset*

éditions

THEATRALES

Cette pièce a bénéficié d'une bourse de traduction
du Centre international de traduction théâtrale,
Maison Antoine Vitez.
Sa première publication a été coéditée avec la SACD.

Toute demande concernant les droits de représentation doit être
adressée à Drama, 24 rue Feydeau, 75002 Paris (tél : 01 40 26 70 07).



Illustration de couverture :
Copyleft Grore Images

© 1990, *Dancing at Lughnasa*, Brian Friel

Première publication par Faber & Faber en 1990

© 1996, 2004, éditions THEATRALES, pour la langue française

38, rue du Faubourg-Saint-Jacques, 75014 Paris

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN : 2-84260-145-9

PERSONNAGES

MICHAEL, *un homme jeune, narrateur.*

CATHY, *quarante ans, institutrice.*

MAGGIE, *trente-huit ans, maîtresse de maison.*

AGNÈS, *trente-cinq ans, ouvrière en tricot.*

ROSE, *trente-deux ans, ouvrière en tricot.*

CHRIS, *vingt-six ans, mère de Michael.*

GERRY, *trente-trois ans, père de Michael.*

JACK, *cinquante-trois ans, missionnaire.*

Michael, le narrateur, dit aussi le texte de l'enfant (lui-même à l'âge de sept ans).

LE LIEU

La ferme de la famille Mundy, à trois kilomètres du village de Ballybeg, dans le comté de Donegal, en Irlande.

ACTE I

Une chaude journée au début du mois d'août 1936.

ACTE II

Trois semaines plus tard.

Danser à Lughnasa a été créée le 23 novembre 1999 à la Maison de la Culture de Bobigny, dans une mise en scène d'Irina Brook, avec : Laura Benson, Thierry Bosc, Robert Bouvier, Corinne Jaber, Brontis Jodorowsky, Arsinée Khanjian, Hélène Lapiower, Josiane Stoléru.

LE DÉCOR

Plus de la moitié de l'espace est occupé par la cuisine, à droite. Gauche et droite du point de vue du public dans la salle. Le jardin – ni en friche, ni très entretenu – occupe le reste du plateau.

Au milieu, un petit banc de jardin.

L'enfant a construit deux cerfs-volants dans le jardin : des bouts de bois, de la colle et des chutes de papier traînent par terre à côté du petit banc. L'un des cerfs-volants est presque terminé.

Deux portes donnent accès à la cuisine. La porte d'entrée donne sur le jardin et le devant de la maison. La deuxième, dans le coin au fond à droite, mène aux chambres et à la cour derrière la maison.

Une des fenêtres de la cuisine donne devant, une autre donne sur le jardin. Un sycomore, à droite. Une de ses branches vient par-dessus la maison.

La pièce est meublée comme une cuisine traditionnelle des années trente : grosse cuisinière flanquée de son bac à tourbe, table et chaises, buffet, lampe à pétrole, seaux remplis d'eau près de la porte du fond, etc. Cependant, comme c'est une maison de femmes, quelques petites touches – fleurs, rideaux, assiettes... – atténuent la sévérité du mobilier.

LES COSTUMES

Cathy, l'institutrice, est la seule à avoir un salaire. Agnès et Rose gagnent un peu d'argent en tricotant des gants à domicile. Chris et Maggie n'ont pas de revenus. Leurs vêtements rendent compte de ce relatif dénuement. Malgré la chaleur, Rose porte des grandes bottes de campagne. Maggie porte de gros godillots montants avec des lacets défaits. Rose, Maggie et Agnès portent ces robes-blouses-tabliers pour tout aller qu'on portait dans les campagnes.

Dans le tableau du début, le père Jack est en grand uniforme d'officier-aumônier de l'armée coloniale britannique : splendide uniforme d'un blanc immaculé, à boutons et épaulettes dorés, chapeau colonial, col ecclésiastique, canne militaire. Il est campé là, à se laisser admirer. Comme il est dit dans le texte : une allure de personnage d'opérette.

Dans ce même tableau, Gerry est coiffé d'un magnifique tricorne blanc à plumes. (Au tableau final, on aura des versions usées et défraîchies de l'uniforme de Jack et du tricorne de Gerry.)

Rose est « simple d'esprit ». Toutes ses sœurs l'entourent et la protègent. Particulièrement Agnès, qui joue un peu le rôle d'ange gardien.

ACTE I

La scène est plongée dans l'obscurité tandis que Michael se tient debout à l'avant-scène gauche, dans un îlot de lumière. Quand il commence à parler, progressivement, la lumière se fait. On découvre les personnages figés, arrêtés au milieu d'une action familière : Maggie est à la fenêtre de la cuisine (à droite). Chris à la porte d'entrée. Cathy tout au fond à droite. Rose et Gerry sont assis sur un banc de jardin. Jack est debout à côté de Rose. Agnès se tient à gauche. Ils gardent leurs poses tandis que Michael parle.

MICHAEL.— Quand je ramène ma mémoire vers cet été de 1936, c'est pour trouver un curieux mélange de souvenirs. C'est l'été où on a eu notre première T.S.F. – un appareil fantaisiste, on en était obsédé. Et comme on l'avait eue juste au début du mois d'août, ma tante Maggie, qui était la boute-en-train de la famille, avait décrété qu'il fallait lui donner un nom. Elle voulait le baptiser Lugh, L-U-G-H, d'après le dieu celte des moissons. Parce qu'autrefois, le premier août était la Lughnasa, la fête du dieu païen Lugh. Et les jours et les semaines de moissons qui suivaient étaient appelés les fêtes de Lughnasa. Mais ma tante Cathy qui était institutrice et qui ne badinait pas avait dit qu'il n'était pas question de baptiser un objet inanimé d'un nom de personne, fût-ce celui d'un dieu païen. Du coup, on l'appela simplement Marconi, parce que c'est le nom qui était écrit dessus.

Et à peu près trois semaines après l'arrivée de cette T.S.F., le frère de ma mère, mon oncle Jack, est revenu d'Afrique pour la première fois. Durant vingt-cinq ans, il avait travaillé là-bas dans une léproserie, à Ryanga, un village perdu de l'Ouganda. En vingt-cinq ans, il n'avait quitté ce village qu'une fois, pendant la guerre de quatorze, pour servir l'espace de six mois en qualité d'aumônier des troupes britanniques en Afrique orientale. Et puis il était retourné dans son misérable hospice, travailler encore quelques dix-huit ans sans lever le pied. Et voilà que la cinquantaine sonnée, il nous revenait en Irlande, à Ballybeg. En fait, il revenait pour mourir.

Et quand je ramène ma mémoire vers cet été de 1936, ces deux événements – l'arrivée de la T.S.F. et le retour du père Jack – sont inextricablement liés. Si bien que le choc de ma première vision de Jack, tout efflanqué et jaune de malaria, se confond toujours avec le bonheur, l'émerveillement que me causaient les mystères de la radio. Et quand je revois notre cuisine en proie aux rythmes de ces airs irlandais nous arrivant de Dublin par les ondes, et que soudain ma mère et ses sœurs se prennent par la main et inventent une danse, avec des sauts et des rires et des cris de petites filles, je revois dans le même instant la silhouette grise du père Jack rôder tristement d'une pièce à l'autre, avec l'air de quelqu'un qui a oublié ce qu'il était venu chercher. Et même si je n'étais alors qu'un enfant de sept ans, j'avais déjà un avant-goût du malaise, une conscience de la faille grandissante entre ce qui était et ce qui paraissait être, des choses qui changeaient si vite sous mes yeux, en prenant un tour qu'elles n'auraient pas dû.

Était-ce à cause de la déception de trouver un oncle Jack si peu conforme à la glorieuse image que je m'en étais faite? Ou parce que j'avais vu les sortilèges de Marconi tourner la tête de ces femmes douces et raisonnables pour en faire des sortes de bacchantes méconnaissables? Ou était-ce que pendant ces semaines de la Lughnasa de 1936, nous eûmes par deux fois la visite de mon père, Gerry Evans, et que pour la première fois de ma vie, j'eus l'occasion de l'observer un peu?

La lumière change. Cuisine et jardin sont baignés du beau soleil d'un après-midi d'été. Michael, Cathy, Gerry et le père Jack sortent. Les autres s'affairent. Maggie prépare à manger aux poules. Agnès tricote des gants. Rose revient avec un seau de tourbe qu'elle vide dans une caisse à côté de la cuisinière. Chris repasse sur la table de la cuisine. Toutes travaillent en silence. Jusqu'au moment où Chris arrête le repassage et va se regarder dans une petite glace pendue au mur :

CHRIS.– Quand est-ce qu'on aura une glace pour se voir tout entières?

MAGGIE.– Tu te vois bien assez comme ça.

CHRIS.– Je vais le ficher en l'air, moi, cette vieille rougne.

MAGGIE.– Pas question! C'est moi qui l'ai cassée et le seul moyen d'échapper aux sept ans de malheur, c'est de continuer à s'en servir.

CHRIS.– Sauf qu'on y voit rien du tout.

AGNÈS.– Oui, sauf les rides. De plus en plus de rides.